

Michel Butor

MATIÈRE DE RÊVES II

**Second
sous-sol**

Le Chemin

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1976.*

Extrait de la publication

pour les amoureux de la Lune

I

Je suis vêtu d'un costume de velours noir râpé, pantalon, veston, gilet, un peu trop grands pour moi, chaussé de souliers noirs un peu trop grands pour moi, cravate noire sur une chemise blanche au col sans pointes, chapeau rond noir. C'est l'été, le soir, on se croirait en Italie; et pourtant je m'imaginai dans un des plus vieux quartiers de Hambourg. La ville est propre et silencieuse. Les personnages s'y faufilent. Pas la moindre automobile, seulement des tramways avec leurs crissements et leurs étincelles. Les larges rues dallées de granit se croisent à angle droit, maisons de brique à chaînes de pierre blanche et terrasses jalonnées de petits ornements classiques : pyramides aiguës posées sur sphères. La forêt est proche au-dessous du volcan tranquille; des bouffées de vent en apportent les chuchotements et les parfums : vases, feuilles mortes, fleurs de tilleul, romarin, laurier, datura. Derrière les rideaux des fenêtres à la française à l'étage, bien fermées malgré la douceur de l'air, des nudités discrètes s'agitent, tandis que, sous les arcades, dans des passages surélevés de deux marches par rapport au trottoir, s'enfuient doucement à mon approche des femmes en robes longues décolletées dans le dos. A un carrefour marqué par une mosaïque de marbre semblable à une cible pour quelque archer céleste, m'apparaît la cicerone :

*Une charmante jeune fille aux yeux bleus,
d'un caractère un peu grave, d'un esprit un peu
sérieux,*

d'abord drapée dans une lourde tenture à bordure brodée d'or qui s'échancre lentement derrière elle tandis qu'elle tourne son regard vers moi puis vers la gauche, découvrant l'un de ses seins puis déjà la moitié de l'autre, son nombril, sa toison, puis glissant sous les fesses jusqu'à l'un des mollets. Je la salue alors sans un mot. Je sais qu'elle ne me répondra pas. J'avais cru qu'elle m'indiquerait la voie de droite, mais non, sa main gauche s'est repliée doucement, et c'est l'autre qui m'enjoint de poursuivre mais en tournant autour d'elle, tandis que son vêtement, tout en restant accroché pour quelques longues minutes encore à l'une de ses épaules, continue sa descente jusqu'à ses talons que j'apercevrai du coin de l'œil au passage, avant de s'envoler en claquant derrière moi lors de la soudaine brise qui sonne l'entrée du crépuscule. Après les dernières lueurs rouges sous les arcades, après de longs corridors humides où je me dirige en laissant traîner le bout des doigts sur les plâtres salpêtrés, je débouche en face d'un petit autel dont je ne puis distinguer l'icône ou l'idole, bien que les vitres qui doivent la protéger pendant les heures les plus chaudes ou les orages soient grandes ouvertes et qu'y brûle une bougie votive. Au-dessus de l'arc en plein cintre un menu masque sans sourire. Accoudée à ces rochers creux, le menton reposant sur le dos d'une main, une femme couronnée de lierre, les yeux grands ouverts, confie ses perplexités à cet oracle modeste qu'elle ne regarde même pas.

Elle m'a non pas vu mais senti; ses reins ont tremblé quand je me suis encadré dans la porte éclairée par la Lune légèrement brumeuse, mais pas le moindre tressaillement sur son visage maintenant, toujours le même marmonnement de ses lèvres rabâchant ses confessions, ses incantations, ses inquiétudes. Sur l'immense place qui se découvre, deux arbres entièrement dépourvus de feuillage comme si l'on était en plein hiver. Le bout de certaines branches est même arraché; on dirait que vient de s'y acharner la tempête, qu'on sort à peine de ses abris de fortune. Je reconnais la cicerone. Souvenirs :

Je revis la fidèle compagne de mes travaux et de mes plaisirs. Elle m'aidait à ranger chaque jour les pierres précieuses de mon oncle; elle les étiquetait avec moi.

Mais la lumière nocturne a complètement transformé la couleur de la tenture qui lui sert maintenant de traîne, enroulée autour de ses avant-bras, et elle a changé de coiffure : le chignon de tout à l'heure s'est défait, ses cheveux coulent sur ses épaules, entrelacés de lianes et surmontés de toute une famille de colombes. Elle a du mal à poser les pieds parmi les cailloux et les crânes. Mais est-ce que je ne la confonds point avec une de ses sœurs? N'est-ce pas plutôt celle-ci, ma cicerone? Il me semble reconnaître ce que j'avais vu de ses genoux, ce bas-ventre, cette poitrine, malgré la disparition de son visage derrière la tenture qui retombe depuis les épaules jusqu'au sol comme une niche, laissant sans doute l'autre côté offert aux rayons frais. Sa compagne à la

robe de lierre ne me donne-t-elle pas raison, tout en me suppliant du regard d'éviter la moindre question et surtout le moindre cri. Plus loin les vierges folles qui cachent leurs cuisses, les ingrates, derrière des jupes longues qui gênent leur course, se hâtent d'apporter leurs bougeoirs jusqu'à une région du dallage qui se bombe devant le portique orné des statues des douze dieux de l'Olympe. L'une des leurs est étendue sur un lit. Elle a trop longtemps respiré les miasmes; elle se meurt; seules quelques bouffées d'encens pourront prolonger sa tranquille agonie. Il faut bien qu'elle fasse ses adieux. La reine de son bas-quartier est là pour lui souffler les mots. Une lavandière émerge de son panier pour les encourager. Plus loin deux hommes se battent pour elle, rejetant l'un sur l'autre la responsabilité de sa langueur. Au-dessus, parmi les ruines et les temples, d'autres s'interpellent. Quelques-unes de leurs syllabes me parviennent à peine intelligibles parmi les bruits de pas nus sur la cendre ou les dalles, et quelques roulements de pierre, quelques sifflements brefs du vent, et dans les intervalles quelques soupirs; ils veulent escalader les collines arides, grimper jusqu'au froid; ils veulent apercevoir dans le miroir des étangs gelés d'altitude les reflets du monde d'où je viens, car ils ont repéré la question que je pose, tandis que leurs évasives compagnes veillent au fond de la vallée. Et tandis que je l'effleure du bout du doigt, s'ouvre un rideau rouge sur un tableau que je reconnais bien : musée du Louvre, école de Fontainebleau, mais vivant, et les deux femmes séparées; elles jouent cette scène pour moi, la défaisant. Derrière cette fenêtre dédoublée où les doigts attentifs ne pincent plus que l'absence d'un téton, sur les dalles noires,

tandis qu'à l'étage d'un petit bâtiment je devine l'agitation empressée d'un savant barbu autour de son squelette familial, je reconnais dans la lumière de la Lune masquée, sorti d'entre les pages d'un vieux beau livre à tranche dorée qui m'avait été donné pour un anniversaire, mon oncle, le professeur Otto Lidenbrok :

Représentez-vous un homme grand, maigre, d'une santé de fer, et d'un blond juvénile qui lui ôtait dix bonnes années de sa cinquantaine. Ses gros yeux roulaient sans cesse derrière des lunettes considérables; son nez, long et mince, ressemblait à une lame affilée; les méchants prétendaient même qu'il était aimanté et qu'il attirait la limaille de fer. Pure calomnie : il n'attirait que le tabac.

Il a l'air d'examiner cette fois non point un échantillon minéralogique, mais le bouton charnu absent aux mains des dames, devenu rose de sable, concrétion des odeurs du désert. Son collègue Zacharie attend avec patience pour profiter de l'aubaine. Un peu plus loin devant la balustrade qui donne sur un fleuve au-delà duquel trône le volcan tranquille, glisse un autre tableau célèbre : l'Impératrice Joséphine à la Malmaison. Puis le rideau se referme et je m'aperçois qu'il fait grand jour. Je me sens chassé. Je ne sais ce qui m'a chassé de la ville.

Ma tête bouillonnait, et je me sentais pris d'une vague inquiétude. J'avais le pressentiment d'une catastrophe prochaine.

J'erre longtemps dans un désert torride au sol d'argile fissuré sur lequel passent des dunes de sable blanc où peu à peu réussissent à végéter quelques arbrisseaux épineux, puis des chardons, des joncs même, bientôt quelques roseaux sans doute; on approche sûrement de la mer qui commençait à me manquer. Voici une bouffée d'air salin iodé. J'aperçois des baraquements, une maison isolée blanche aux fenêtres entourées d'un cadre gris-bleu. En face une cabane en planches, au toit de tôle ondulée, repose sur des carreaux de céramique. Une porte, la clef dans la serrure, ouverte sur une pièce aux murs nus, meublée seulement d'une table autour de laquelle on peut à peine se glisser. Pendue au toit, une grosse lampe à pétrole à panse de cuivre comme celles qui éclairaient les gares autrefois, abat-jour conique de tôle émaillée, allumée malgré le Soleil qui entre à plein. A gauche l'atelier ouvert sur la cour intérieure, si l'on peut dire, avec charpente de bois et toit vitré. Un homme empêtré dans un suaire, une main au-dessus de ses yeux; n'était sa couleur, je l'aurais pris pour une statue. C'est l'atelier d'un sculpteur, et voici une de ses œuvres; une caisse lui sert de socle; celle dans laquelle on va l'emballer pour l'expédier au loin, à moins qu'elle vienne de loin, qu'elle soit tout juste déballée. Une de ses cuisses s'est ébréchée. C'est une statue de moi-même adolescent, en pierre bleuâtre, en pierre de ciel du Nord au bord de la mer. On m'a coupé bras et jambes. C'est une femme-sculpteur. Elle est là, joint ses mains derrière mon cou. Elle m'a retrouvé enfin, ne veut plus que je m'en aille, veut m'arracher la promesse que je ne partirai plus, comme si je pouvais partir dans l'état où elle m'a mis;

car c'est elle qui m'a fait mettre en cet état par personnes interposées au loin, pour pouvoir me reprendre. Mais je ne peux pas lui répondre car ma langue s'est pétrifiée comme tout ce qui reste de mon corps. Je vois, j'entends, je sens la chaleur de son bras; je sais qu'elle hésite à baiser mes lèvres qu'elle réchauffera sans les attendrir. C'est la Grande-Duchesse des Aréoles, c'est-à-dire ma cicerone; elle a relevé son chignon. Je devais lui rappeler quelqu'un. Dès qu'elle m'a vu, elle a jeté sur moi son dévolu, elle a décidé de me mutiler pour me rajeunir. Et c'est naturellement parce qu'elle me rappelait quelqu'un qu'elle m'a si facilement fait tomber dans son piège. Et je m'imaginai avoir encore bras et jambes; et je m'imaginai avoir encore mon âge! Toutes ces années de luttés et d'attente à refaire! Mais il faudrait une autre magicienne pour faire jaillir ce qui brûle dans mon ventre de marbre. Imperceptiblement je commence à fondre; c'est l'approche de la courtisane coiffée de son grand nid de feuillage où palpète une dernière colombe. La grande liane aux fleurs mauves grimpe sur son torse doucement velu. Mais l'absence de mes bras et jambes me rend invisible pour elle qui va passer sans s'arrêter; à peine un petit salut peut-être, un petit sifflement dans le dos de sa sœur qui s'efforce de me cacher, de me la cacher. Le collègue Zacharie, chapeau melon en tête et canne sur le bras, la croise. Je frémis sous ma carapace de glace. Il ne m'a certainement pas vu lui non plus, mais ce sont ses traces qu'il me faudra suivre dans le sable entre chien et loup, car c'est par lui seul que je pourrai retrouver l'oncle Otto qui seul saura me faire descendre dans la cheminée des volcans en me donnant ainsi l'usage de mes mem-

bres dont les linéaments fantômes commencent à se préciser. Naissance d'Andromède. Annonce : elle tendra la main pour me prendre ma batterie de tubes à essais.

.

. Exaltation de la page bleue dans le clair de Lune.

.

. Il ne m'a certainement pas vu lui non plus, mais ce sont ses traces qu'il me faudra suivre dans le sable entre chien et loup, car c'est par lui seul que je pourrai retrouver l'oncle Otto qui seul saura me faire descendre dans la cheminée des volcans en me donnant ainsi l'usage de mes membres dont les linéaments fantômes commencent à se préciser. J'ai donc déjoué la surveillance trop affectueuse de la duchesse-sculpteur; j'ai réussi à la quitter malgré ses grands yeux, ses caresses. Il a fallu des jours et des jours pour que je me coule dehors. C'est le début du premier quartier; c'est un nouveau printemps. De l'autre côté de l'atelier, au-delà d'une autre cabane peinte en blanc, couverte elle aussi de tôle ondulée, voici le large fleuve tranquille promis avec ses bordures de roseaux, et des arbres lavés sur l'autre rive au pied des volcans rajeunis. J'ai enfilé un pantalon pour masquer ce qui me manque encore, mais j'ai deux pieds nus qui laissent de faibles traces sur le sable cendré. Je ne me savais pas flûtiste. Aucune difficulté : dès que j'ai ramassé le chalumeau, les sons que j'ai tirés ont éveillé les nymphes dans leurs anses et les dryades au creux des saules. Je n'ose me retourner pour les voir, je connais trop l'histoire d'Orphée, mais j'entends leurs pas se multiplier avec les battements de leurs cœurs. Sur le

carrelage vieux rose, devant une plate-bande où pousse un lilas parmi les jacinthes venues de l'île du Douanier, mon oncle relève ses lunettes pour examiner cette fois un petit ossement. Il bégaie dans son silence.

Mon oncle, malheureusement, ne jouissait pas d'une extrême facilité de prononciation, sinon dans l'intimité, au moins quand il parlait en public, et c'est un défaut regrettable pour un orateur. En effet, dans ses démonstrations au Johanneum, souvent le professeur s'arrêtait court; il luttait contre un mot récalcitrant qui ne voulait pas se glisser entre ses lèvres, un de ces mots qui résistent, se gonflent et finissent par sortir sous la forme peu scientifique d'un juron. De là grande colère.

Son collègue Zacharie a enfilé mon propre costume de velours noir râpé, verdi, encore plus flottant pour lui que pour moi, mis mes longues chaussures, ma fine cravate noire, et même ma chemise blanche avec son col montant sans pointes. L'oncle a une cravate rouge terne et une longue redingote avec des poches encombrées de fossiles. Devant lui la courtisane aux cheveux gris de fer est à son balcon, assise sur une chaise de bois doré avec un siège de satin rose capitonné clouté comme on en voyait dans certains salons de musique. Derrière elle, sur une table ronde aux pieds de bois tourné, recouverte d'un tapis de bure verdâtre, un globe terrestre disposé de telle façon que l'on n'y voie que la mer. Suspendue au plafond une lampe à pétrole allumée à panse de cuivre avec un abat-jour en verre dépoli, un petit chapeau

de faïence pour recueillir la fumée, et une armature décorée de volutes. L'aisselle soigneusement épilée, la Comtesse des Paumes, la courtisane, est ornée d'un énorme nœud de ruban rose qui ne lui soutient pas les seins mais les palpe de ses replis, telle une poupée dans la vitrine du marchand de jouets ou la boîte de fruits confits dans celle du confiseur. Parmi les cailloux tombés de la dernière éruption, la caisse de mon emballage sert maintenant de socle à un crâne légèrement aplati, vestige sans doute d'une race d'hommes antérieure à ma rencontre avec la Duchesse. Tout le soir et toute la nuit je longe le fleuve, berger de mes souris, à la recherche de la ville où les ramener; le sentier s'est peu à peu affermi, élargi, rectifié. Il est dallé maintenant en appareil polygonal irrégulier avec quelques brèches, entouré de marges en pierres plus claires bien rectangulaires qui délimitent des plates-bandes de terre claire où poussent des touffes à mille fleurs minuscules. Au pied d'un arbre je ramasse une chemise abandonnée qui me va parfaitement, un autre pantalon et un veston; je les essaie. Mais l'aube lente est déjà chaude, et je me mets torse nu, ma chemise serrée dans la ceinture de mon pantalon, pendant par-derrière et sur les côtés, les manches traînant. J'ai oublié de reprendre ma flûte que j'avais posée à la naissance d'une branche. Quant au pantalon précédent, déchiré à mille ronces, il en restait si peu de chose! Des portes donnent sur des esplanades immenses ou d'autres routes parallèles; à l'horizon peu à peu montent les monuments de la ville que j'espérais. Des femmes viennent à ma rencontre. Ce n'est pas moi qu'elles regardent ou accueillent, mais toutes leurs sœurs derrière moi que je n'ai pas encore aper-

ques, que j'ai seulement rassemblées, conduites sans savoir où j'allais, et qu'elles attendaient. Elles ont revêtu leur nudité de fête, et leurs coiffures fleurissent de menus œillets assortis à leurs tétons. Au pied d'un autre arbre je ramasse une grande feuille de papier pliée en douze que le vent chassait en zigzags. C'est sûrement une piste à mon intention, tous ces objets qui surgissent à point nommé. C'est un plan de la ville, je vais peut-être savoir son nom, pouvoir m'y diriger, trouver ce que je viens y faire. Je m'assieds adossé à une colonne dorique, le veston calé derrière mes épaules pour me protéger des cannelures vives, afin de l'étaler sur mes genoux. Je reconnais bien le fleuve; ceci est la mer avec ses promontoires, un port et encore la mer de l'autre côté de cette presque île découpée; les collines, tels d'anciens terrils dévorés d'herbes, un peu plus loin les volcans, les quartiers principaux désignés par de grandes lettres, les temples, les bassins, les colonnades, l'agora, les autres places, les forteresses. La Duchesse des Aréoles rajeunie, couronnée de roses rouges, vient à ma rencontre, oui, à la mienne cette fois, encore une fois, sans rancune; elle a laissé sa tenture et ses colombes à une de ses sœurs, la Duchesse des Oublis. Je lève les yeux. Au milieu de la foule des femmes je ne puis du tout reconnaître celles qui me faisaient cortège. Je me lève. Les mains de la cicerone s'approchent de mon ventre, le frôlent sans le toucher, me font signe de reprendre mon chemin. J'ai abandonné le veston; un autre le ramassera demain matin, reconnu par la duchesse-sculpteur qui aura auparavant tenté de le réduire à l'impuissance des statues. Tous les matins l'un de nous s'échappe de ses dangereuses caresses, tous les matins

trouve le plan, marche vers la ville en le tenant grand ouvert devant ses yeux comme un journal. Devant marche le collègue Zacharie en chapeau melon, plongé dans son journal ouvert : le Soir; il a pris soin de se raser barbe et moustache. Sur la voie de gauche marche mon oncle :

Quand j'aurai ajouté que mon oncle faisait des enjambées mathématiques d'une demi-toise, et si je dis qu'en marchant il tenait ses poings solidement fermés, signe d'un tempérament impétueux, on le connaîtra assez pour ne pas se montrer friand de sa compagnie.

Il passe devant la Comtesse des Paumes à la chevelure gris de fer, assise sur sa chaise dorée au siège capitonné de satin rouge. Elle n'a plus son nœud de ruban; elle serre entre ses cuisses une petite fille. A droite deux dryades debout contre l'arbre d'une amie dont les premiers bourgeons explosent à peine, imbriquent leurs poitrines palpitantes. Un violoniste précède quelques délégués. Mon oncle qui a traversé la route court à leur rencontre. L'Impératrice Joséphine glisse toujours, mais elle a enfin abandonné ses vains ornements, ses pesants voiles. L'épouse du violoniste, harpiste elle-même, mais toujours en salle, robe longue de faille bleu pâle, s'affaire, s'exclame. Je croise le professeur Thaddeus, petit, rondelet, chauve, barbe en collier; il essaie de s'y retrouver sur un plan plié qui doit être semblable au mien, être le mien, car je ne l'ai plus. Distrait par une de ces coureuses, je l'aurai laissé tomber il y a quelques pas. Mais alors demain, celui torse nu?

Le vent le prendra des mains du professeur du jour, et l'amènera en zigzags jusqu'à la plate-bande désignée pour mon successeur. Un réverbère encore allumé devant une des portes de l'esplanade où un squelette gai joue à chat avec des adolescentes dont quelques-unes conservent encore quelques lambeaux de leurs tentures nocturnes. A mesure que j'avance, j'ai l'impression que le matin recule. Cela ne fait pas seulement des heures et des heures que je marche sur cette voie, cela fait des jours et des jours, et le Soleil devrait déjà s'être levé plusieurs fois. Nul ne songe à manger ici, on se nourrit du temps qui passe et repasse, on boit l'heure. Maintenant je suis chez Claude Lorrain, mais la chaleur traversée de brises marines n'est-elle pas trop forte pour cette lumière? C'est l'extrême fin du dernier croissant, un fil, un cil. J'ai laissé tomber ma chemise pendante, puis mon pantalon. Le bas de mon ventre un peu lourd est glabre autour de mon sexe tranquille. J'en suis gêné au milieu de toutes ces toisons féminines. La Duchesse des Aréoles a mis sa plus belle tenture, la bleu pâle brodée d'or, qui se noue tel un ruban juste au-dessous de ses seins auxquels elle se colle comme dans un baiser. Sa sœur, chapeauté de son nid de colombes, un bras drapé, sort d'une terrasse aux lanternes fines, tenant quelques cerises dans sa main. Remuement d'étoffes, ce doit être la courtisane blonde, la Comtesse des Jardins, qui s'enveloppe pour dormir debout. Je m'immobilise, lui fais signe de s'arrêter, car, je m'en rends compte, nous avons dépassé le collègue Zacharie qui s'est mis à faire de la peinture, palette à une main, brosse dans l'autre, comme j'en faisais autrefois. Plus de chapeau. Il bégaie en silence.

MICHEL BUTOR

Second sous-sol

Ayant inventé une façon toute personnelle de créer un univers pararomanesque, à partir de ses rêves, Michel Butor nous tend un « miroir à mémoire », redéployant pour son plaisir (et pour le nôtre) une infinie richesse d'écriture moderne et de situations insolites s'enchaînant selon un ordre qui n'est ni logique ni rationnel. *Le rêve de Vénus*, *Le rêve des pommes*, *Le rêve de la montagne noire*, *Le rêve de l'ombre*, *Le rêve de boules et d'yeux* sont comme des Chirico et des Paul Delvaux tridimensionnels. Butor illustre une manière d'habiter ses rêves et de les renouveler en les incorporant aux souvenirs des autres. Toute sa mythologie se dépose dans des apparitions secondes, des fulgurations nébuleuses où se rencontrent les intimes : immenses lectures, voyages en tout genre, peintures, amis personnels, famille, défilent et se dispersent dans la somptueuse parade d'un inconscient maîtrisé.



9 782070 294787

Extrait de la publication
76-X A 29478

ISBN 2-07-029478-1